

—Mon ami ! un faux docteur ! un ignorant ignorantissime qui n'est même pas bachelier.

Et prenant l'air fâché :

—Monsieur Brémont, je ne permets à personne de me lancer des insinuations malveillantes. J'ai quelques amis à Paris ; mais je ne les choisis parmi les rastaquouères.

Et comme Jacques dardait sur lui des regards flamboyants de colère :

—Je vous dois cent francs, lui dit-il, les voici. Nous sommes quittes, n'est-ce pas ? Je vous ai fait trop d'honneur en vous introduisant ici. Veuillez me laisser en paix.

Et Polipoulo, qui ne manquait ni de souplesse, ni d'à-propos, tourna les talons.

Jacques ne savait que penser. Des craintes confuses l'agitaient.

Il aurait voulu sortir immédiatement de ce repaire ; mais le règlement inflexible de la baronne l'obligeait à rester jusqu'à six heures du matin !

Il retourna à sa bouteille de champagne, la vida en fumant force cigarettes.

A trois heures du matin, il reprit confiance.

Jacques était légèrement ivre. Les pensées se faisaient de plus en plus vagues dans son esprit.

De sa place, il suivait la partie par les annonces du croupier ; il n'en perdait pas un coup.

Toutes les banques sautaient les unes après les autres ; c'était le triomphe des petits capitaux sur les grosses masses.

—Imbécile que je suis ! se disait Jacques : si j'avais continué à pointer, j'aurais décuplé mon bénéfice.

Le croupier annonçait : la banque est aux enchères."

Personne ne répondit à cette invite.

Les banquiers en avaient assez

—L'appel pour le chemin de fer ! cria le croupier.

C'était le jeu préféré de Jacques, chaque joueur y étant banquier à son tour on pouvait limiter sa mise.

Il se leva machinalement et alla se faire inscrire au tableau.

—Votre nom ? lui demanda le garçon d'appel.

Il hésita une seconde et, craignant que sa personnalité ne fut connue de quelques-uns, il répondit :

—Marcel.

C'était le seul nom qui, dans son trouble, lui était venu à l'esprit !

A ce moment, tous les joueurs se trouvèrent serrés les uns contre les autres devant le tableau d'appel.

Jacques eut de la peine à se dégager pour gagner sa place.

En écartant les basques de sa jaquette pour s'asseoir, il sentit de la lourdeur dans une des poches.

—Qu'est-ce que cela ? se dit-il.

La sueur froide lui vint au front en constatant qu'une main inconnue avait glissé dans sa poche un paquet de cartes.

Il fit du regard le tour de la salle pour tâcher de découvrir l'auteur de ce guet-apens.

Cette inspection demeura infructueuse ; tous et toutes avaient les yeux fixés sur le croupier, occupé à mêler les six jeux de cartes composant la taille de chemin-de-fer.

Que faire en pareille circonstance ? un honnête homme eût dénoncé la chose ; mais le fils de Rassaïou avait des raisons pour ne pas se poser en héros de probité.

Il importait cependant de se débarrasser au plus tôt de ces pièces à conviction ; l'ennemi caché en ce lieu redoutable ne manquerait pas d'accuser de tricherie le nouveau venu et de le confondre en le faisant fouiller sur place.

Jacques occupait la table numéro 5. Dans un instant, il prendrait la main.

L'accusation redoutable était imminente

Jacques sentit qu'il était perdu s'il touchait aux cartes que son voisin de gauche allait lui tendre.

Une inspiration le sauva.

A son tour de jouer, il déclara d'une voix forte :

—Je passe la main.

—Vous n'en avez pas le droit, fit observer le croupier.

—Ça m'est égal, riposta Jacques.

—Pourquoi ?

—Parce que...

—Alors, levez-vous et cédez votre place au premier rentrant.

—Soit !

Il se conforma au règlement.

Ce qu'il avait prévu se réalisa : le joueur qui prit sa place bénéficia d'une passe de dix.

Jacques, debout derrière lui, souriait triomphalement :

Le complet était clair : on avait favorisé son tour pour pouvoir l'accuser de vol.

—Ah ! ah ! pensait-il, tu ne me tiens pas encore, seigneur Antonio !

Il ne se rassura tout à fait qu'après avoir jeté sous un meuble les cartes qu'on avait glissées dans sa poche.

—Je l'ai échappé belle ! pensait-il.

Et pensant soudain que l'ennemi pouvait essayer de prendre sa revanche en lui tendant un nouveau piège, il résolut de fuir sans plus tarder ce lieu maudit.

Le règlement de la baronne n'était pas fait pour l'intimider.

Il gagna l'antichambre.

Là, sommeillait sur une chaise le larbin de garde.

Jacques essaya d'ouvrir la porte.

Elle était fermée à clef.

Au bruit, le larbin se réveilla. En un clin d'œil il fut debout.

—Monsieur sait bien, dit-il, qu'on ne sort pas avant six heures.

Une rage indicible s'empara de Jacques.

S'approchant du larbin, les poings en avant :

—Si tu ne m'ouvres pas, s'écria-t-il, je t'assomme pour avoir la clef !

L'autre recula, épouvanté ; mais il eut encore le sang-froid d'appuyer sur un bouton de sonnette électrique.

A ce signal, la patronne accourut.

—Faites-moi ouvrir, lui dit Jacques d'une voix sifflante, ou sinon je mets le feu à la baraque.

—Pourquoi voulez-vous partir avant l'heure ? demanda-t-elle.

—Je n'ai aucune explication à vous donner.

Et saisissant aux poignets la commère, il lui causa une telle peur qu'elle s'écria :

—Cet homme est fou ! Laissez-le partir, Baptiste.

Le larbin obéit.

Mais à peine avait-il ouvert la porte qu'une bande d'agents en bourgeois sous la direction d'un officier de paix fit irruption dans l'antichambre.

Jacques tenta de se glisser derrière eux. Il en fut empêché par la force.

Deux agents le repoussèrent dans le couloir pendant que les autres, tombés à l'improviste dans la salle de jeu, opéraient, au nom de la loi, la saisie des enjeux.

C'était un concert assourdissant d'imprécations, de cris de femme, d'injonctions administratives.

Le commissaire chargé de cette descente de police arriva le dernier, fit mettre les prisonniers sous bonne garde, et s'installa dans la chambre à coucher de la baronne, pour dresser son procès-verbal.

Les interrogatoires commencèrent.

Jacques fut appelé un des premiers.

Il dut déclarer son état-civil, sa profession, son adresse.

—Vous êtes signalé comme grec, lui dit le magistrat. On vous a pris en flagrant délit au cercle des "Amateurs-Réunis" ; mais personne ne vous ayant dénoncé, l'affaire n'a pas eu de suites.

—C'est faux ! s'écria Jacques.

—Plus bas, jeune homme. Veuillez retourner devant moi toutes vos poches ?

—Pourquoi cette humiliation ? Je suis un honnête homme et...

—Pas de phrases ! dit le commissaire. On sait que vous êtes intelligent et instruit, ce qui vous rend d'autant moins excusable.

S'adressant aux agents :

—Fouillez-moi cet homme.

Jacques dut en passer par là. Il écumait de fureur.

Le commissaire examina les papiers trouvés sur lui et, n'y trouvant rien de suspect, les lui rendit.

Vous êtes libre, dit-il ; mais je vous avertis qu'on a l'œil sur vous et que si jamais vous vous faites pincer, la justice connaîtra vos antécédents et ne vous ménagera pas.

Jacques se retira en chancelant comme un homme ivre.

Il croyait rêver.

Dans l'antichambre, la baronne lui lança ces mots :

—Sale mouchard ! tu m'as fait prendre par la police ; mais on te le revandra. Ça te coûtera plus cher que ça t'aura rapporté !

Discuter avec cette femme en présence des agents eût été peine perdue.

Jacques sortit en haussant les épaules.

Dans la rue le froid du matin le glaça jusqu'aux os.

Il héla un fiacre, y monta, et se fit conduire à un restaurant des Halles.

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.